

L'expérience littéraire de René Daumal, Hermann Hesse, Carlos Castaneda :
du malaise occidental à la sérénité indienne

PREMIÈRE PARTIE

Les États-Unis (1955-1991) : archétype d'un malaise occidental. Mieux comprendre ce qu'ils ont sacrifié

Le "carré" et le "cercle brisé"

PREMIERE PARTIE

LES ETATS-UNIS (1955-1991) :

ARCHETYPE

D'UN

MALAISE OCCIDENTAL.

MIEUX COMPRENDRE

CE QU'ILS ONT SACRIFIE

Le "carré" et le " cercle" brisé

"C'est grave. La situation est grave, comme on dit. Mais on ne le voit pas, on ne le sent pas. Il faut venir de l'Inde ou de l'Amérique des Indiens pour le voir, pour s'en rendre compte. Je propose qu'une fois par an, on invite un Indien d'Amérique à venir visiter notre pays et ensuite, il nous dira, il nous dira ce que nous sommes, où nous allons, vers quelle catastrophe nous nous précipitons... La parole de l'Indien est une parole sacrée, comme sa terre, comme son histoire. Sa parole est faite de vérités dures. Ici, personne ne pense aux Indiens. Et pourtant nous avons quelque chose de commun avec eux : une blessure aux genoux¹."

On fête en cette année 1992 le cinquième centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. On dit parfois la découverte du "Nouveau Monde" quand on est un ethnocentriste et que l'on oublie ou que l'on refuse d'admettre que lors de son débarquement sur l'île de San Salvador, le 12 octobre 1492, l'Amérique était aussi ancienne que l'Europe. On oublie facilement sa richesse linguistique, religieuse, artistique ; on oublie enfin que cette découverte est le fruit d'un hasard "heureux" car Colomb espérait trouver par l'Ouest un passage vers les Indes. Selo Black Crow, l'un des chefs spirituels de la Nation Sioux Lakota, résume en deux phrases cette méprise qui a l'avantage de dévoiler cette incapacité de "l'homme blanc" à réellement comprendre celui qui ne lui est pas semblable : "Nous ne nous voyons pas comme des Indiens, dit-il², mais comme partie de la Nature. Si

1. Tahar BEN JELLOUN. *Moha le fou Moha le sage*. Paris : Seuil, 1978, p. 135-136

2. Cf. *Voix Indiennes. Le message des Indiens d'Amérique au monde occidental*. Paris :

Christophe Colomb avait su nous nommer lorsqu'il nous rencontra, il nous aurait appelés : hommes de la Nature."

Nommer ces "peuples sauvages" les Indiens n'était peut-être pas totalement une méprise car en détruisant les peuples du continent américain, les conquistadors et tous ceux qui, jusqu'aux colons du XIXème siècle, participèrent au massacre, ne se doutaient pas qu'ils exterminaient une population provenant d'un ancêtre asiatique unique³. En voulant atteindre l'Inde, Colomb s'apprêtait involontairement à montrer à la vieille Europe que la terre était ronde et son espace fini ; mais il allait surtout annoncer la naissance du mythe de l'Eldorado qui était porteur de la mort des civilisations de la Més-Amérique puis de celle des nations amérindiennes libres de l'Ouest et du Nord du continent américain. Une mort provoquée, entre autres, par l'une des plus grandes catastrophes écologiques de l'histoire et dont "l'homme blanc" est entièrement responsable.

Le Clézio a raison d'affirmer que le discours du chef indien Seattle ("Peut-être sommes-nous frères ?") "devrait être enseigné dans toutes les écoles, comme l'un des plus beaux et des plus forts messages laissés à l'humanité⁴." En effet, les enfants des pays industrialisés comprendraient mieux ce que nous sommes, ce que nous avons été. Ils comprendraient mieux combien les descendants de la race des conquistadors et des colons sont éloignés de l'origine commune à tout homme, et réaliseraient le malheur que nous avons pu répandre autour

Les Formes du Secret, 1979, p. 8

3. Serge BRAMLY, dans son livre *Terre sacrée*, (op. cit., p. 19-20), explique fort bien la cause de cette origine unique. D'importantes fluctuations climatiques auraient permis lors de l'ère glaciaire un refroidissement tel, qu'une grande quantité d'eau aurait été retenue sous forme solide ce qui engendra un abaissement du niveau de la mer, permettant l'émergence d'un isthme entre la Sibérie et l'Alaska qui aurait permis la migration d'un peuple asiatique vers les Amériques.
4. Cf. revue AUTREMENT, série monde-H.S., N° 54. *Terre Indienne. Un peuple écrasé, une culture retrouvée*. Paris, mai 1991, p. 19. Le texte du chef indien prononcé en 1854 devant l'assemblée des tribus est intégralement reproduit (p. 19-22)

de nous pour accroître aveuglément notre bonheur, en oubliant les principes fondamentaux du respect de la vie et d'autrui. Le monde moderne a vécu au travers de l'extension de l'impérialisme américain une forme de rémanence de cet idéal de conquête qui animait les colons convaincus d'être porteurs du droit et de la vérité.

Considérer les U.S.A. comme étant l'archétype d'un malaise occidental, c'est estimer que l'idéal passé s'est amoindri ou qu'il anime désormais, par la disparition totale des territoires terrestres inconnus ou mystérieux, le rêve de la découverte spatiale. C'est considérer aussi que les choix décisifs qui ont été ceux de la quête des richesses matérielles, perdurant dans ce qu'on a appelé le "rêve américain", ont engendré une civilisation dont les valeurs ne sont pas reconnues par tous et qu'il faut bien se résoudre à admettre qu'en élaborant un monde nouveau, on s'est muré dans un univers virtuel, artificiel, nous empêchant de comprendre les messages de tous les peuples qui sont demeurés en état de symbiose avec ce que nous avons rejeté.

Nous avons imposé le "carré" au "cercle", en voulant réduire à notre idée de la stabilité, à notre idée du temps, un monde organisé à partir du symbolisme du cercle⁵, un monde ouvert au temps cosmique, un monde qui sacralise l'union de l'homme avec la nature et la divinité. L'Eldorado est mort avec la destruction du "monde enfant", avec l'avènement du "Paradis perdu" et l'uniformisation grandissante. Le "cercle" s'est brisé au moment même où l'on reconnaissait notre adhésion au monde fini, où l'on contraignait des peuples à accepter, à surmonter le siècle et non plus à le refuser.

Ce sont ces événements capitaux de l'histoire humaine qui ont

5. Cf. Jean PICTET. *Les fils du Grand-Esprit*. Lausanne : Editions Favre, 1990, p. 29-31. L'auteur explique comment le symbolisme du "Cercle Sacré" résume la foi et la philosophie des Indiens.

annoncé la mort de Dieu bien avant Nietzsche. Oser déterminer le destin des peuples vivant dans une représentation archaïque du monde supposait un état avancé de mégalomanie qui, comme un cancer, produisit les métastases dont nous vîmes le pouvoir destructeur dans l'Europe du XXème siècle. D'un continent à l'autre, au-delà des distances temporelles, c'est la même maladie qui exerce son pouvoir et dont l'origine se trouve dans l'esprit même de l'homme⁶. C'est sans doute elle qui engendra aussi cette scission entre l'Orient et l'Occident. En brisant le "cercle magique" des Indiens, on ne se rendait pas compte vers quel péril nous entraînions notre propre esprit, dans quel isolement nous allions placer l'homme archaïque vivant au coeur de notre être.

L'impression de malaise ressentie par la jeunesse américaine stigmatise assez bien cette volonté croissante de réduire l'homme à sa fonction socio-économique en occultant sa dimension spirituelle. Sa réaction a l'avantage de mettre en évidence non seulement les carences d'un système mais de dresser un procès de la modernité, en offrant la possibilité d'analyser l'engrenage de la civilisation occidentale, en permettant de repenser les processus historiques de l'Ouest et de reconsidérer un mode de vie qui a fait des Occidentaux des êtres opprimés et nostalgiques d'un "Paradis perdu".

Dresser un portrait rapide du malaise américain, ce n'est donc pas faire un détour inutile vers des préoccupations en apparence purement psychologiques et sociologiques pour éviter d'aborder de front des questionnements exclusivement littéraires. D'ailleurs, de telles séparations entre les diverses activités de l'intelligence humaine seraient artificielles car on sait que la littérature se nourrit de la vie

6. Un conseiller spirituel sioux du nom de Wallace disait : "La pollution commence réellement dans l'esprit". Cf. *Voix Indiennes ...*, op. cit., p. 26

et qu'elle nourrit parfois la vie quand elle aide l'homme de l'histoire à se comprendre et quand elle s'adresse à cette conscience particulière rivée à la pérennité des valeurs humaines permettant de conserver un lien avec la nature principielle de notre esprit.

La période de l'histoire américaine qui nous intéressera plus particulièrement dans les prochaines pages nous a semblé révélatrice de la place que les oeuvres de nos trois auteurs occupent sur la scène occidentale, au sens où elle détermine des aspirations communes qui apparaîtront progressivement au fil de notre travail. D'autre part, nous considérons cette période comme révélatrice d'un besoin de transcendance dans la mesure où la maladie qui touche l'Occident et qui se caractérise par un désintérêt pour la vie de l'esprit, est mise en évidence avec force par les mouvements de contestation et le recours à des modèles culturels exogènes. L'apport des philosophies et des pratiques orientales qui correspondait déjà en Europe dans la période de l'entre deux-guerres à un besoin de retrouver une vérité vivante⁷, est le prolongement de ce désir de s'indianiser, ressenti par certains colons dès le XVIIIème siècle⁸. La situation américaine entre 1955 et 1991 peut permettre de mieux comprendre la nécessité éprouvée par nos trois écrivains de retrouver le chemin d'"anciens mondes" et peut constituer une approche du contenu de leurs écrits dans la

7. Cf. *Bløge du "cercle"*. (troisième partie)

8. Serge Bramly rapporte en effet : "des milliers de Blancs s'indianisèrent avec bonheur. De nombreux Blancs, prisonniers des Indiens, refusèrent d'être rachetés. Des esclaves noirs en fuite cherchèrent refuge dans les tribus. Des Anglaises se marièrent avec des Indiens, des colons épousèrent des femmes indigènes, et tous "troquaient avec enthousiasme le pantalon contre le pagne". A tel point que le gouvernement prévut des peines sévères pour tous ceux qui choisissaient de "vivre avec des sauvages". En 1872, Michel Guillaume Jean de Crèvecoeur nota : "Cela ne peut être aussi mauvais que nous l'imaginons en général. Il doit y avoir dans le lien social des Indiens quelque chose de singulièrement captivant et de bien supérieur à la louange que nous pouvons en faire entre nous. Car des milliers d'Européens sont devenus Indiens et on n'a pas d'exemple d'un seul de ces aborigènes qui ait choisi délibérément de devenir européen" (*Lettres d'un fermier américain*, 1872)." Cf. *Terre sacrée*, op. cit., p. 17

mesure où des préoccupations leur sont communes et où la spécificité de leurs travaux a pu accroître l'intensité du regard porté sur l'Orient.

Il faut bien comprendre que notre démarche s'inscrit dans la volonté de désigner les facteurs ayant engendré l'intérêt de nos trois auteurs pour des voies favorisant l'éveil du potentiel spirituel de l'homme dans le but que le "cercle" et le "carré" deviennent des formes complémentaires en situation de parfait équilibre.

Notre objectif sera donc d'arriver à approcher leurs écrits par le biais d'un phénomène historique dont ils se sont faits les juges comme nous le verrons dans la deuxième partie. Il s'agissait aussi pour nous de comprendre, au travers des différentes attaques qu'il a subies, ce qu'était la réalité du "carré" immobilisant l'homme dans une représentation figée et solidifiée du réel. C'est sans doute la persistance et la puissance des qualités le constituant en tant que réalité négatrice du "cercle" qui ont engendré un esprit de contestation et le besoin de retrouver les valeurs de la "courbe fermée".

CHAPITRE I

U.S.A. 1955-1991

OU

LE BESOIN DE TRANSCENDANCE

Section 1 - La contestation : à la rencontre de Hesse
et de Castaneda

En 1965, trois ans après la mort de Hesse et cinq ans après la rencontre de Castaneda avec celui qui deviendra son "guide" sur la "voie yaquie de la connaissance", alors que l'escalade guerrière au Viêt-nam prend des allures très inquiétantes, *Siddhartha* sort à plus de 100 000 exemplaires aux Etats-Unis et connaîtra sa vingt-quatrième édition en 1974, date à laquelle apparaît le quatrième ouvrage de Castaneda (*Histoires de Pouvoir*) qui marque la fin des enseignements relatifs au côté droit effectués en état de conscience ordinaire, mises à part quelques incursions dans l'état de conscience accrue.

La disparition de Hesse ne l'a pas rendu pour autant silencieux et comme pour Castaneda dont on ne connaît ni le visage, ni la voix, ni le lieu de résidence, étrangement absent devant la célébrité, on apprend à les connaître, à les comprendre dans le contenu de leurs écrits, dans leurs paroles qui résonnent encore aujourd'hui à Santa Fe ou à San Francisco : deux épïcêtres du "Nouvel Age".

Pourquoi s'occuper du regard que portent et qu'ont porté les Américains sur deux auteurs séparés par l'histoire, par leur identité culturelle et par la nature même de leurs travaux ? Si les oeuvres romanesques de Hesse ne s'apparentent pas dans la forme aux récits de Castaneda qui se voulaient anthropologiques et sont devenus des comptes rendus subjectifs de ses expériences et de son engagement sur la "voie yaquie", on ne peut non plus affirmer que les traditions auxquelles ils se réfèrent soient identiques quant à leur forme et leur contenu. Cependant, nous chercherons à démontrer dans notre travail - c'est ce qui paraîtra paradoxal dès à présent - qu'il est possible d'énoncer des rapprochements entre ce que l'on nommera les "programmes" de chaque tradition, qu'elle soit indienne ou mexicaine, c'est-à-dire de conforter l'idée que la perception du monde, de l'homme et la structure du cheminement sur la voie de la connaissance ont d'étonnantes similarités dans les deux traditions et sont loin d'être le signe d'une démarche syncrétique mais plutôt la reconnaissance d'une unité fondamentale des chemins spirituels qui n'est en rien un obstacle à leur intégrité.

L'importance d'une analyse, même non exhaustive, de la réception et de l'influence des oeuvres de Hesse et de Castaneda aux U.S.A., concerne la détermination de certains facteurs propices à nous aider dans la compréhension de la portée littéraire et philosophique de